

LA "MAISON" ET LES STRATEGIES DE L'IDENTITE. SUR L'USAGE DES NOMS A RIO DE ONOR

Joaquim Pais de Brito

Université de Lisbonne

La "maison" — groupe domestique et mémoire des ancêtres, ensemble des biens patrimoniaux propres et droits d'usage (et de partage) des biens communaux mis à la disposition de tous les résidents — conduit des stratégies orientées vers sa permanence et sa reproduction en tant qu'unité économique, sociale et symbolique. Alliances, achats et ventes, échanges, comportements concertés ou isolés cherchent, à travers la circulation des personnes et biens qu'ils mettent en jeu, un effet de maximisation visant à agrandir le capital disponible — ou, en tout cas, à empêcher sa diminution — et veillent à ce que, quand le partage est (ou devient) la règle, autant d'unités puissent se former et poursuivent, à leur tour, les mêmes buts. Mais, si cette "matérialité" conduit à la distinction de chacune des maisons du groupe et constitue, au départ, le support de son identité, celle-ci est, simultanément, produite et renforcée par des opérations symboliques dont le sens se cache à l'intérieur des représentations que les agents s'en font.

Dans les notes qui suivent nous nous interrogeons sur la place que le fait de nommer occupe dans la production et le réarrangement de l'identité de la maison en utilisant des données qui se rapportent à Rio de Onor, un village de 120 habitants et 38 *vizinbos* (foyers, maisons) des montagnes du Nord-Est du Portugal, situé sur la ligne de démarcation frontalière et ayant juste en face un autre village (espagnol), constituant tous les deux une aire d'endogamie très rarement rompue. Nous prenons notre champ d'analyse en sachant que le niveau symbolique d'où il ressort se mêle à ceux qui se concrétisent en des comportements plus pragmatiques, à fonctionnalité plus apparente — les stratégies matrimoniales et/ou patrimoniales — et qui, on insiste sur ce point, déterminent la définition, la situation, la identification de chacune des maisons.

Dans le village les prénoms, les noms, les sobriquets ont des rôles très variables en importance et participent à différents degrés du travail de construction de l'identité de la maison, perçue autant comme unité distincte, à chaque génération, de ses contemporaines, que

comme prolongement vers le passé ou prolongement actuel d'une maison d'appartenance et de référence pour la lignée.

D'après les données de terrain et les listes nominatives consultées on constate l'existence au village d'un corpus très limité de prénoms depuis le milieu du XIX^e siècle (les premiers registres que nous avons utilisés) jusqu'aux alentours de 1970, moment à partir duquel interviennent quelques innovations dont il va falloir parler. Ces prénoms appartiennent à l'onomastique de l'hagiologie chrétienne, soit directement reliés à elle (Sebastião, João, Mateus, André, Maria, Ana, Teresa, etc.) soit plus en rapport avec l'univers familial du folklore des chansons, romans et contes locaux (Manuel, Joaquim, Violanta, Deolinda, etc.). Prenons quelques exemples pour pouvoir donner une idée de l'éventail des prénoms existants à différentes époques. Les 25 enfants (mâles) baptisés dans le village portugais, dans la période comprise entre 1860 et 1874, se partagent 19 prénoms dont 4 concernent 10 enfants; pour les 31 filles nées pendant la même période il y a 24 prénoms dont 4 concernent 11 enfants. Vers 1900, pour les 29 hommes contributables il y a 21 prénoms dont 6 se distribuent entre 14 individus. En 1944 les 38 hommes recensés comme électeurs n'utilisent que 14 prénoms dont 6 concernent 28 individus. En 1963 les 30 chefs de famille (mâles) se partagent 19 prénoms dont 4 pour 15 individus. Enfin, en 1981 pour les 50 habitants de sexe masculin de plus de 16 ans il y a 25 prénoms dont 6 sont partagés par 26 individus; les 47 femmes à partir du même âge utilisent 33 prénoms dont 6 concernent 20 individus.

Si on ajoute le fait que les prénoms répertoriés se répètent, à quelques exceptions près (nouveau ou omission), dans les listes que nous avons prises comme échantillon et le fait qu'on n'attribue que très rarement plus qu'un prénom (prénom double) les limites du choix parmi l'éventail de disponibilités, deviennent évidentes. Deux pratiques, d'après nos informateurs et les registres utilisés, semblent organiser la sélection. En premier lieu, c'est aux parents (père et mère) du nouveau-né qui revient la responsabilité du choix du nom (1), même si les familiers les plus proches (ses propres parents, frères et soeurs) donnent leur avis. Le choix tombe le plus couramment sur les grands parents de l'enfant sans que nous puissions établir la règle de la préférence qui serait accordée à la ligne maternelle ou paternelle, bien qu'on préfère l'une ou l'autre selon le sexe de l'enfant (du moins pour le premier fils). Mais les frères et soeurs des grands parents (surtout ceux qui sont retenus pour leurs qualités personnelles et/ou sont morts célibataires ou sans laisser de descendance) ainsi que les familiers morts jeunes fournissent également leurs prénoms. Dans des situations plus isolées c'est le parrain ou la marraine qui donnent leur prénom au filleul. Cependant, le modèle local de parrainage n'a pas d'incidence spécifique sur cette attribution du nom. Comme dans bien d'autres régions d'Europe où, dans les villages, n'existent pas de grandes stratifications sociales et situations de dépendance entraînant le recours à un patron

à travers le parrainage (2), le parrain à Rio de Onor appartient à la parentèle. Comme à Minot, où il s'est déplacé des ascendants vers les collatéraux à partir de la dernière guerre, par des motivations et avec les conséquences que Françoise Zonabend (1977: 264-265) a pu montrer. Comme à Valdémora, village à économie et structure sociale très proches du nôtre, où il est recruté parmi les frères et soeurs des parents et des conjoints (Freeman 1970: 141). Mais la différence qu'il importe ici de relever (et c'est un fait dont nous ne connaissons pas d'autres exemples ailleurs) c'est que, à Rio de Onor, le parrain et la marraine sont ceux qui, les premiers, se présentent, dans ce but, devant les parents de l'enfant et cela bien avant la naissance, parfois même avant la grossesse de la mère (3). C'est la norme que les gens exposent et que nous avons pu constater en ce qui concerne les habitants actuels du village.

Cette pratique qui pourrait laisser supposer une vaste possibilité de solutions se montre au contraire très sélective. En effet, on ne veut pas se mêler des affaires de famille et on n'ose pas s'offrir en se substituant à quelq'un de la parentèle qui aurait envie de le faire et le même raisonnement est valable à l'intérieur de la parentèle, la place étant laissée à l'initiative des familiers les plus proches: d'abord les oncles et tantes du nouveau-né, les cousins; quelquefois (plus rares) un grand-père/mère ou un grand-oncle/tante. L'enfant l'appellera parrain ou marraine à la place du terme de parenté qui lui correspond et s'y référera de la même manière pendant toute sa vie. Ce seront aussi ses parrains de mariage.

Mais si le choix des prénoms (dans la ligne ascendante) et le recrutement des parrains (dans la ligne collatérale) — reliant la maison, dans un double mouvement vertical et horizontal, à la "grande" maison de référence — sont des pratiques qui produisent une identité à portée généalogique, il faut s'interroger sur le sens des innovations intervenues vers la fin des années 60. Autour de cette date les contacts avec l'extérieur augmentent et deviennent plus diversifiés et quelques changements se font sentir dans l'économie locale. L'ouverture de la route qui conduit en ville (à 28 km), la préoccupation de produire un excédent des cultures de subsistance pour vendre et le développement d'une économie de plus en plus monétarisée, le départ de quelques jeunes pour suivre la carrière de gendarme ou douanier, enfin, l'émigration pour l'Europe sont autant de facteurs de changement. Les effets immédiats de cette situation sont une accessibilité plus grande à l'argent pour l'ensemble des habitants, un assouplissement de la pression des pratiques traditionnelles et une volonté souvent consciente de la part de quelques uns de refuser un passé récent fait de dépendances mutuelles. Les enfants seront désormais nommés autrement. Ces nouveaux prénoms ne se trouvent pas dans les registres, n'ont pas de mémoire.

Dans ce contexte, comme Minot aux alentours de la Première Guerre Mondiale, «la priorité est donnée à l'individualisation par le

choix d'un prénom original et singulier» (Zonabend 1977: 264). Et cette individualisation ne se rapporte pas exclusivement (ou surtout) à l'individu porteur d'un tel prénom, mais à ses parents, à sa maison. Dire Carlos, Raúl, Sérgio, Telmo, Silene, etc., noms dont on n'a jamais usé auparavant et dont il n'y a pas d'autres au village, est se référer, penser à une maison concrète. Celle-ci suggère, par son choix, ses connaissances, ses contacts avec l'extérieur d'où l'idée est venue, elle montre, en outre, par l'affirmation d'un goût sans contraintes la liberté de se manifester distinctement. Ce que son identité perd en profondeur par l'absence d'identification généalogique à travers les prénoms de ses ascendants, elle le gagne par sa définition en opposition à toutes les autres (4). En même temps d'autres pratiques continuent à remplir le besoin d'identification verticale. De ces dernières nous parlerons plus bas, mais il convient de relever ici le fait (à portée non spécifiquement anthroponymique, nous l'avons déjà dit) que les parrains continuent d'être ceux qui, les premiers, s'offrent, renforçant ainsi les liens de parenté qui unissent les maisons concernées et les prolongeant dans la lignée.

Finalement, une place doit être faite à un prénom associé à des pratiques rituelles qui investissent le village tout entier: Manuel. En parcourant les listes utilisées pour l'élaboration de ces notes on se rend vite compte que Manuel est le prénom le plus représenté — 4 pour les nouveaux-nés de 1860-74, 4 pour 1900, 12 pour 1944, 8 pour 1963 et 1981 — ce qui peut être mis en rapport avec ces mêmes pratiques au sujet desquelles nous ne pouvons qu'ébaucher une interprétation.

Le Jour des Manuels (*Dia dos Maneis*) ne coïncide pas avec la célébration d'un Saint du même nom et, par ses traits et son ancienneté (l'information orale le fait remonter au moins au début du siècle), ne doit pas être en rapport avec les associations (plus liées à la sociabilité urbaine) d'homonymes qui se groupent pour manger, boire, faire la fête à des dates dont le choix est plus ou moins arbitraire (5). Le Jour des Manuels tombe le 1^{er} Janvier et, depuis la veille, après le repas du soir, tous les jeunes appelés Manuel qui ont été admis dans le groupe des bacheliers — et pour l'être il faut attendre l'âge de 15-16 ans et payer une "amende" (*multa, patente*) qui se traduit par une certaine quantité de vin ou d'eau-de-vie — parcourent successivement les maisons respectives et s'extériorisent à travers un gestuel emphatique et bruyant, appelant l'ivresse qui vite va venir. Ce sont eux qui se chargent de l'organisation du bal de cette nuit-là et du lendemain après-midi, n'oubliant pas de s'assurer la présence du joueur de cornemuse et de se trouver un tourne-disques qui, tous les deux, alterneront dans la musique.

Ces Manuels apparaissent donc, ce jour-là, non seulement comme les personnages centraux de la jeunesse mais comme étant investis de sa représentation quand, en parcourant les rues du village avec ses cris

et ses chants, ils annoncent simultanément sa fête et celle de tous les autres.

Mais une autre partie du rituel a comme cadre la maison pendant ou juste avant le dîner du 31 Décembre. Les filles les plus proches en parenté du Manuel de la maison (sœurs, cousines ou nièces) lui offrent le *ramo* — un rameau décoré de petits gateaux, quelques bonbons, des oranges et d'autres fruits, parfois des pièces de monnaie ou même un billet. Le Manuel qu'on a à la maison et qui, une fois chaque année, avec ses homonymes représentent sa classe d'âge et dont le comportement investit tout le village, se porte, en même temps, comme émissaire de sa maison qui, par la médiation d'un de ses membres, voit rituellement renforcée son appartenance à la communauté. Ce fait lui permet aussi de jouer un rôle qui, par sa portée symbolique, la distingue de toutes celles qui n'ont pas de Manuel pour fêter (pour envoyer, pourrait-on dire).

Différemment des prénoms, appelés à jouer les rôles qu'on a essayé de caractériser, les patronymes ne servent pas à situer la maison ou les individus sauf dans ses rapports formels à l'extérieur du village exigeant une identification — état civil, fiscalité, service militaire, etc. Il est fréquent de ne pas savoir le nom complet du voisin d'en face, malgré les dimensions du village. C'est un fait courant constamment remarqué dans les analyses qui portent sur la société rurale en général, mais il importe ici préciser quelques aspects plus spécifiques de Rio de Onor.

Nous devons commencer par dire qu'on n'enregistre pas les enfants en respectant nécessairement la règle de l'administration centrale portugaise, à savoir donner, après le prénom, le nom du père de la mère suivi du nom du père du père, c'est-à-dire le dernier nom de la mère en premier lieu et le dernier nom du père en second lieu. De cette absence de systématisation formelle dans la transmission des patronymes découle par exemple le fait que des frères et soeurs peuvent avoir des noms différemment distribués, certains d'eux n'ayant même qu'un seul patronyme. Les femmes, elles aussi, au moment du mariage gardent leurs noms et ne prennent pas le nom de leur mari. En effet aucun principe réglant le partage des noms ne se dégage et nous devons chercher dans certains traits de l'organisation sociale des éléments qui puissent nous aider à trouver une explication.

La forte endogamie locale (village espagnol compris) conduit à la permanence des mêmes noms dans les deux villages, à la merci des alliances et des hasards de leur attribution. Il y a des mariages faits ailleurs, il y a aussi des gens qui peuvent venir s'installer dans le village ou d'autres qui partent pour ne plus revenir, mais ce sont des cas isolés qui n'ont pas de conséquences sur les patronymes au point de les faire disparaître (6). De l'analyse des listes utilisées ressort la permanence, depuis le milieu du XIX^e siècle, d'une dizaine de noms dont 8 se maintiennent toujours au village. Quatre de ces noms représen-

tent normalement plus de deux tiers des individus recensés et un d'eux dépasse souvent la moitié: Preto. Ce sont les noms déjà présents au village espagnol en 1750 et enregistrés dans le *Catastro de Ensenada* où ils représentent une partie considérable de la population.

Mais le mariage local qui se traduit par un taux très élevé d'alliances entre des partenaires de pays différents est accompagné d'une pratique très fréquente: la résidence séparée des nouveaux conjoints. Le mari reste avec ses parents et va coucher avec sa femme qui, de son côté, reste avec les siens, attendant tous les deux l'occasion de faire feu à part (la mort d'un des ascendants en annonce souvent le moment) (7). Dans ces conditions un enfant fils d'un portugais marié avec une espagnole sera enregistré en Espagne. Ici intervient un nouvel élément de perturbation puisque dans ce pays la règle officielle de transmission des patronymes est inverse de celle de l'Etat Civil au Portugal. Par cette contrainte formelle plus ou moins respectée l'enfant portera le dernier nom de son père avant le dernier de sa mère et quand il aura à son tour un enfant enregistré en Espagne il ne pourra plus lui transmettre le nom de son père.

En résumé, le nombre restreint de patronymes et les aléas de leur transmission les rendent incapables de classier et les empêchent de jouer un rôle spécifique dans la revendication ou l'attribution de l'identité. Mais ils vont, tout au moins (et c'est déjà beaucoup), pouvoir distinguer le village même. À l'extérieur (en ville comme dans les villages des alentours) on parle de Rio de Onor comme du lieu où tout le monde s'appelle Preto. Nous connaissons d'autres exemples de ce type d'individualisation ou de classification globalisante qui renvoie au nombre limité des patronymes locaux.

Pour le village le plus proche (6 Km) et qui fait partie de la paroisse de Rio de Onor on dit:

Guadramil est composé
de quatre générations
Prietos, Brancos,
Sancos et Barrigons

couplet qui doit remonter au début du XIX^e siècle puisque vers 1860 on ne trouve plus de *Sancos* dans nos registres. Ce mot peut aussi bien être un sobriquet (dont on ne garde plus la mémoire au village); il nous faut ajouter que "génération" (*geração*) correspond à ce qu'à Rio de Onor on appelle "race" (*raça*), mais ni l'un ni l'autre ne se réfèrent (par leur signification ou utilisations) au patronyme. Nous essayerons de voir comment la "race" acquiert une autre importance par les manipulations de l'identité qu'elle permet.

L'existence de beaucoup de prénoms qui se répètent et l'absence d'une transmission systématique des patronymes allant leur de pair avec nombre restreint pourraient conduire à la généralisation des sobriquets pour l'identification des habitants. Il y en a pourtant d'autres solutions. Ainsi, pour se qui est de la vie actuelle au village, pour 79 des rési-

dents on utilise le prénom comme terme de référence, quelques fois remplacé par son diminutif (ce qui le rapproche d'un sobriquet vu qu'il accompagne souvent le sujet pendant toute sa vie) et, pour les plus âgés, précédé du terme *tio* ou *tia* (oncle, tante). Pour 28 autres c'est encore du prénom qu'on se sert cette fois-ci suivi du prénom du père, de la mère ou du conjoint (parfois du grand-père ou de la grand-mère): Manuel (fils) de José, Manuel (petit-fils) de Farruco, Maria (femme) de José, etc. Il y a, enfin, 11 personnes à qui on se réfère par leur prénom suivi d'un sobriquet ou par le sobriquet tout seul. Cette distribution n'est pas rigide vu qu'elle dépend, avant tout, du statut de celui qui parle, à qui il parle et dans quelles situations il le fait, mais nous la présentons pour montrer comment les sobriquets ont une importance mineure pour identifier/situer les gens. Nous ne disposons pas d'informations pour savoir son usage à des époques plus reculées (même si nous avons des raisons pour penser qu'il a été plus généralisé), mais nous pourrions, tout au moins, dire que, dans des communautés à faibles dimensions, son existence dépend de mécanismes autres que sa fonction d'identification, indépendamment du rôle qu'ils jouent dans les processus de production de l'identité. Il faut pourtant dire que, plutôt que son appropriation (et circulation) individuelle, une autre dimension de son usage nous réintroduit dans le sujet central de ces notes — la maison.

Dans le village, il arrive qu'un sobriquet (plus rarement un patronyme) se réfère à un ensemble d'individus, hommes et femmes, descendants de quelqu'un qui, le premier, l'a porté. Le terme peut être utilisé au féminin et masculin singuliers, mais il l'est surtout au pluriel comme classificateur d'un groupe de personnes. C'est ce qu'on appelle "les races" (*as raças*). Nous en avons répertorié 10 — celles que les gens peuvent identifier à l'intérieur des réseaux de parenté — même si 3 d'entre elles n'ont plus de représentants aujourd'hui, ont "disparu". Il y a de "bonnes races" et de "pas bonnes", qui sont hiérarchisées selon les caractéristiques psychologiques qu'on leur prête d'après les. On les classe surtout les comportements jugés moralement positifs ou négatifs, les manières d'être, idiosyncrasies que l'on attribue aux gens de telle famille ou maison.

L'appartenance à "la race" s'établit à travers la lignée du père, mais nous ajouterons que cette transmission de l'appellatif et des qualités qu'il est supposé contenir a une focalité masculine plus ample (soit des deux lignées) ce qui crée des possibilités d'être classé ou de se classer soi-même dans une ou même dans plusieurs "races". Ainsi, un grand-père maternel (par des traits de sa forte personnalité, par exemple) peut prolonger à travers son petit-fils l'appellatif qui le classera dans une "race" autre que celle de son père. Il y a donc accès à une manipulation d'autant plus possible que l'extension de la réalité couverte par le terme est imprécise. D'une part, "la race" n'a pas la valeur précise d'un sobriquet collectif, elle classe des consanguins dans un groupe

mais le mot qui la nomme n'est pas utilisé pour identifier individuellement les personnes qui la constituent. On ne dit pas, pour se référer ou s'adresser à quelqu'un, Alberto *Tarabelo*, mais tout simplement l'appellatif qui l'identifie — Alberto — et pourtant on sait qu'il est de "la race del *Tarabelos*" ou "vient des *Tarabelos*" une des "bonnes races" du village. Cela suppose un cycle dans la vie du surnom devenu "race": au départ un terme d'usage courant qui individualise quelqu'un et qui peut, à la génération de ses fils, devenir collectif, s'ajoutant en général aux prénoms respectifs; mais à la génération suivante, quand autant d'unités domestiques (maisons) se sont constituées, il aura une ampleur plus englobante et classificatoire — "la race" — qui, à la suite des alliances avec d'autres "races", perdra ses contours et ira permettre les manipulations orientées vers l'inclusion ou l'exclusion (8).

D'autre part, l'imprécision des limites de "la race" peut mieux être caractérisée si on prend l'exemple du village espagnol de Mecina où les surnoms de lignage paraissent classer d'une manière très précise, «divisant le village en des petits groupes de parenté qui, en étant exogames, imposent le mariage de ses membres avec ceux des autres groupes» (Alcalá-Zamora 1977: 116). Différemment, à Rio de Onor, tant par sa taille démographique que par la forte endogamie locale, les limites deviennent floues et "les races" jouent surtout le rôle de classificateurs moraux et/ou sociaux et les maisons cherchent ou non à s'y identifier d'après les signes positifs ou négatifs qu'elles portent. Comme pour les prénoms la maison, dans un double mouvement vertical et horizontal, travaille son identité à travers une inclusion dans un ensemble plus vaste qui remonte à une maison fondatrice et une séparation qui vise à forger une identité distincte.

Nous avons essayé de prendre comme lieu d'analyse la maison et non le système anthroponymique considéré dans sa complexité et sa rigueur normative (9). En relevant les tendances majeures de ce système nous nous sommes surtout intéressés à la place des noms (et à leur usage) dans les stratégies qui produisent et réarrangent l'identité, en soulignant d'une part la portée généalogique d'une identification avec une maison de référence (les prénoms, "la race"), d'autre part l'affirmation de la différence (nouveaux prénoms, oubli, refus ou manipulation de "la race", s'appeler Manuel). Les pratiques et les représentations organisées autour de ces deux axes — la diachronie/synchronie des jeux de l'identité — nous révèlent ce qui est certainement une composante structurale de la société villageoise: la maison, qui, se voulant différente de toutes ses contemporaines, est l'enjeu de conflits dans le présent, mais aussi (et simultanément) le lieu d'où se projette vers le passé une harmonie où les différences actuelles sont absorbées par une identité commune.

Notes

1. Dans le village, suivant la pratique générale au Portugal, on utilise le même mot *nome* pour désigner indifféremment le prénom, le nom ou les deux ensemble; pour les préciser on ajoute un qualificatif — nom propre, nom de famille, nom complet. Cependant, ce mot se réfère, dans le langage courant, presque toujours au prénom.

2. Rappelons ici, pour ce type de parrainage Callier-Boisvert (1968), Cutileiro (1971) ou Davis (1977).

3. Zonabend (1978: 657) parle de l'exclusion de cette pratique à Minot mais donne des exemples de quelques exceptions. Pitt-Rivers (1971: 131) dit qu'on peut s'offrir pour devenir parrain, mais n'ajoute aucune précision sur la fréquence et signification du fait. Dias (1953) n'en parle pas.

4. Ce serait le lieu de dire, si on voulait insister sur la richesse classificatoire du système anthroponymique: «On classe l'autre, si le nom qu'on lui donne est fonction des caractères qu'il a, ou on se classe soi-même si, se croyant dispensé de suivre une règle, on nomme l'autre "librement": c'est-à-dire en fonction des caractères qu'on a» (Lévi-Strauss 1962: 240).

5. Dans la discussion de cette communication Julian Pitt-Rivers a suggéré un possible rapprochement entre cette situation d'homonymie et le rapport qui, en Espagne, s'établit entre deux ou plusieurs hommes ayant le même prénom: ils son *tocayos*. On trouve cette dernière pratique en Amérique Latine et le terme qui désigne ce rapport d'homonymie a même servi de noyau au très beau conte de l'écrivain chilien José Donoso, *Tocayos*. Mais la spécificité des faits relevés à Rio de Onor est évidente: d'une part ce n'est qu'un seul prénom — Manuel — qui établit un rapport entre ceux qui le portent, d'autre part celui-ci n'a pas cette valeur en dehors d'un contexte rituel qui se répète tous les ans et d'où son exclus des Manuels déjà mariés.

6. Rien de semblable aux faits que Zonabend (1977) ou Friedl (1974) enregistrent pour Minot ou Kippel. Dans ces deux cas l'échelle des changements intervenus paraît énorme.

7. Cette pratique dure jusqu'à nos jours. On compte 16 mariages à résidence séparée (ou natolocale) célébrés par des habitants actuels du village. La période de séparation varie entre un peu plus d'un an jusqu'à plus de vingt. Nous avons déjà proposé une interprétation de cette pratique (Pais de Brito 1977: 48-49).

8. Le cycle de la vie des surnoms et la distinction entre ceux qui sont en formation et ceux qui sont déjà consolidés et désignent les lignages a été étudié à Mecina par Alcalá-Zamora (1977: 114).

9. En utilisant cet angle d'approche nous avons d'une certaine manière pris à l'envers et à la fois respecté la formulation de Bromberger (1982: 116): «Les systèmes anthroponymiques soit par leur transparence soit par les contradictions qu'ils recèlent par rapport à la réalité sociale sont des points d'observation privilégiés des normes et du fonctionnement d'une société».

Bibliographie

- Alcalá-Zamora, P. N. 1977. Los linajes apodísticos en Mecina. *Ethnica. Revista de Antropología* 13: 103-127.
- Bromberger, C. 1982. Pour une analyse anthropologique des noms de personnes. *Langages* 66: 103-124.
- Callier-Boisvert, C. 1968. Remarques sur le système de parenté et sur la famille au Portugal. *L'Homme* 8,2: 87-103.
- Cutileiro, J. 1971. *A Portuguese rural society*. Oxford: Clarendon Press.
- Davis, J. 1977. *People of the Mediterranean*. Londres: Routledge & Kegan Paul.

- Dias, J. 1953. *Rio de Onor — Comunitarismo agro-pastoril*. Porto: Instituto de Alta Cultura.
- Freeman, S. T. 1970. *Neighbors. The social contract in a Castillian hamlet*. Chicago: University of Chicago Press.
- Friedl, J. 1974. *Kippel: a changing village in the Alps*. New York: Holt, Rinehart & Wilson.
- Lévi-Strauss, C. 1962. *La pensée sauvage*. Paris: Plon.
- Pais de Brito, J. 1977. *Primeiras notas sobre o 'Conselho' em Rio de Onor*. Lisbonne (ronéo.).
- Pitt-Rivers, J. 1971. *Los hombres de la sierra*. Barcelone: Grijalbo.
- Zonabend, F. 1977. "Pourquoi nommer? Les noms de personnes dans un village français: Minot-en-Châtillonnais", in *L'identité. Séminaire dirigé par Claude Lévi-Strauss, professeur au Collège de France, 1974-1975*, pp. 257-286. Paris: Grasset.
- 1978. La parenté baptismale à Minot (Côte- d'Or). *Annales E. S. C.* 33, 3: 656-676.